

Sport, performance et lien social

Il y a une idée qui a la peau dure : d'un côté, il y a les sportifs et de l'autre, les intellectuels. Et surtout ! Que cela ne se mélange pas ! Pour " penser ", il faut s'occuper de choses pures et pour faire du sport, développer du muscle.

Lorsque les " intellectuels " s'intéressent au sport, en général, c'est pour trancher définitivement sur la question : " le sport : bien ou mal ? ". Et ils répondent : " c'est bien " ... parce que le sport maintient en forme ou " c'est mal " parce que certains groupes de supporters sont des crétins violents. Personnellement, je n'ai rien à ajouter.

Je propose plutôt de déplacer la question hors du débat moral. Ainsi, plutôt que constituer un tribunal céleste, qui regarderait le sport depuis nulle part et dicterait ce qui doit être, je préfère penser avec ceux qui participent à une pratique concrète.

Bref, tenter de sortir du clivage opposant ceux qui font et ceux qui dirigent, ceux qui agissent et ceux qui en parlent... la conscience au corps.

La division entre une conscience qui dirige et un corps qui subit se retrouve à différents niveaux dans la société : dans les entreprises, les administrations, dans chacun d'entre nous, et aussi dans le sport...

François Bigrel et Carlos Perez ont mis en évidence une idée très présente dans la conception majoritaire du sport. Le corps est vu comme une sorte de mécanique à qui il faut appliquer des traitements, des recettes, des protocoles qui lui permettraient d'atteindre certaines performances. Performance à atteindre grâce à des modus operandi établis de l'extérieur par des experts sportifs ou médicaux en tout genre... voire par des hommes d'affaires, des politiciens, ou des publicitaires.

Dans les pratiques majoritaires qu'ils décrivent, quelque chose m'a surtout frappé : on cherche avant tout un corps qui se tait ! Un corps qui disparaît derrière la volonté du sportif ou derrière le savoir du spécialiste. Un corps qui exécute avec docilité les entraînements qu'on lui impose et qui prend peu à peu la forme qu'on veut lui sculpter. Pour beaucoup de sportifs le corps ne " parle " finalement que lorsqu'il " résiste " c'est-à-dire lorsque surviennent les blessures ou les douleurs.

Chacun à leur manière, François Bigrel et Carlos Perez renversent ce paradigme, Philippe Toussaint souligne l'importance du lien social. Je ne reviendrai pas sur l'ensemble de leurs arguments, ils sont très riches et c'est pourquoi je veux leur laisser une large place. Mais je ferai simplement remarquer qu'ils n'expriment pas une opinion. En effet, ils ne disent pas ce qui leur plaît ou leur déplaît, ce qu'ils jugent être bien ou mal, mais ils parlent, ils analysent leurs expériences. Ainsi la performance n'existe pas en tant qu'une donnée à atteindre mais comme un acte à inventer dans une situation concrète.

Ainsi, il n'y a pas de manière idéale de faire un coup droit, mais des coups droits à inventer en relation avec sa stratégie, son corps, un type de surface, son adversaire, etc. La multiplicité du corps, de ses interrelations s'avère à chaque fois beaucoup trop foisonnante pour être saisie.

Entretien avec François BIGREL

François Bigrel, Professeur agrégé d'EPS (Education physique et sportive) au CREPS de Talence de 1976 à 2006, diplômé de l'ENSEPS (Ecole normale supérieure d'EPS). Il possède aussi un diplôme universitaire en neuro-psychologie. (Université de Bordeaux 2)¹

Guillermo Kozlowski : Lorsqu'on s'intéresse au lien social, le concept de performance n'a pas une consonance très encourageante.

François Bigrel : La performance est connotée et renvoie à la mécanique, la rentabilité, de l'aspect trivial de la machine humaine. Il y a un double problème avec la performance. D'abord, on croit qu'elle est donnée, définie une fois pour toutes par les experts. Ensuite, si on n'accepte pas cette conception ; que faut-il mettre en oeuvre si elle n'est pas un modèle à suivre ?

L'idée essentielle vient des Grecs, d'Aristote et son concept *hylémorphisme*. On voit dans le corps qui agit une matière amorphe qui prend la forme d'une idée.

On a le sentiment que les athlètes de haut niveau approchent cette forme idéale. Du coup, on traite statistiquement la façon dont ils s'y prennent. Et faire du sport devient une tentative de rejoindre, à force de travail d'abnégation, cette forme idéale.

Il y a dans cette vision du sport une conception de la vie. Aujourd'hui, les recherches philosophiques (Deleuze, Canguilhem etc), ou les recherches sur l'auto-organisation du vivant en biologie (Varela par exemple) vont dans un autre sens. Ces travaux montrent que la condition humaine n'est pas la recherche, en dehors de l'expérience, d'une forme qui n'appartiendrait pas à un sujet, et qu'il devait rejoindre. La condition humaine se situe plutôt dans l'affirmation, dès les premiers moments, d'un style qui ne pouvait être que le sien. Les modèles ne servant alors qu'à accompagner une aventure qui ne peut être que singulière et personnelle.

GK : Pour comprendre comment cette conception de la performance s'applique au travail sportif, peut-on en suivre les conséquences sur le parcours d'un sportif de haut niveau ? Que se passe-t-il au repérage ?

FB : Tout d'abord, cela implique que l'on est dans le style depuis le début. On n'est pas dans des bases techniques qui deviennent un style plus tard parce que l'individu acquiert de la personnalité, on est tout de suite dans la personnalité. Donc, la politique d'évaluation ou de détection des sportifs, si elle est faite en rapport à une normalité obtenue par rapport à la " bonne forme ", peut tout à fait échouer et passer à côté de talents qui auraient pu s'exprimer.

GK : Donc, envoyer les grands maigres au basket et les baraqués faire du rugby n'est pas une bonne méthode ?

FB : Exactement, je suis convaincu qu'il n'y a pas de petits basketteurs tout simplement parce que le système d'évaluation les a éliminés,

Articulations

parce qu'on part de l'a priori que pour jouer au basket, il faut être grand. Dissuader les petits qui veulent jouer au basket, qui ont ce désir profond, comme je l'ai vu, de jouer, c'est se priver de l'élément essentiel qui fait qu'un individu réussit sa vie ou pas. C'est-à-dire que l'on est des destructeurs de désirs au titre d'une normalité qui, elle-même, est relativement arbitraire.

GK : N'avoir que des gens avec un certain profil appauvrit le sport...

FB : Cela l'appauvrit terriblement, et en plus cela ne correspond pas à une réalité. Parce qu'il y a plein de contre-exemples, au basket et ailleurs. Platini, Giresse, tous ces gens-là... Le meilleur joueur du monde - qui joue actuellement à Barcelone- n'aurait jamais été recruté suivant les critères de taille.

GK : Il s'agit de Messi, il était presque à la limite du nanisme...

FB : Mais on a oublié que ce " nanisme " comporte des capacités d'accélération et des changements de rythme qui ne sont pas possibles pour un grand. Donc, qu'est-ce que c'est que jouer au football ?

GK : Cela s'oppose au repérage par " compétences ".

FB : Oui, les compétences, on peut les avoir à un moment et les perdre par la suite. Les histoires de vie sont faites de mutations, de sauts qualitatifs... préjuger sur des compétences d'un enfant de 3 ans, comme on tente de le faire aujourd'hui, c'est absolument criminel.

GK : On s'occupe vraiment d'individus. Comme si la performance était au dedans de chaque individu.

FB : Vous avez tout à fait raison. Moi, je me souviens d'une époque où l'on mesurait les mains des nageurs car on cherchait les nageurs ayant la même configuration que celle du champion du monde. En fait, même dans un sport individuel, l'environnement est fondamental dans la structuration du sportif. Et quand il s'agit d'un sport collectif, c'est encore pire. En d'autres mots : l'autre, qu'il soit physique ou social, joue un rôle absolument considérable dans l'individuation de l'être que je suis. On a voulu trouver dans un individu isolé les qualités qui font de lui un Mozart ou un Picasso. Alors que ce sont des bricolages insensés sur des histoires de vie complexes dont personne ne réussira à démêler les fils. Mais, si on ne peut démêler les fils, on peut accompagner un trajet singulier qui fait que votre vie a du sens et que votre curiosité augmente au prorata de votre expérience. C'est à cette inversion totale du paradigme qu'il faut se livrer.

GK : Passons maintenant à la question de la formation. La formation des enfants est souvent très précoce.

FB : C'est juste. Et je n'y suis pas opposé. C'est comme pour jouer de la guitare ou du violon, c'est une activité corporelle, c'est comme

l'accent d'une langue : si vous voulez avoir l'accent d'une langue, il faut l'apprendre avant 5 ans autrement, vous ne l'aurez jamais.

L'habileté motrice, comme toutes les activités humaines mérite d'être exploitée très tôt. Mais la question est dans quel état d'esprit l'individu s'active ? L'activité a-t-elle du sens pour lui ? Ou est-il dans un fonctionnement qui le trivialisent et fait de lui une machine ? Le problème reste posé, c'est vrai qu'il y a des ghettos sportifs qui tuent le plaisir enfantin. Par exemple, en tennis ils malmènent cette discipline, mais il ne faut pas s'opposer à ce que les enfants commencent quand ils en ont le désir. C'est même quelque chose de fondamental. Simplement après la question est : qu'est-ce que faire de la musique ou faire du tennis ? Qu'est-ce que faire une activité ? Le problème est là.

Par exemple, la fédération de tennis de table (*française*) a cru trouver dans Gatien le modèle du joueur idéal. Évidemment, tout le monde joue comme Gatien et donc personne ne joue comme lui. Sur le plan de la dynamique de vie et de ce qu'est la condition humaine, on a fait des clones de quelque chose qui n'existera plus. L'individu est invité à suivre des stratégies qui ne sont pas les siennes et finalement il se vole deux fois lui-même. Parce qu'on lui interdit d'être ce qu'il est et qu'on lui impose d'être quelque chose qu'il ne deviendra jamais.

GK : On retrouve cette manière idéale de faire dans la compétition...

FB : Au rugby, on a considéré Béziers comme l'équipe idéale. Bien entendu, toutes les équipes qui ont joué comme Béziers ont été plumées assez rapidement. On oublie de voir que quand Béziers joue, c'est Béziers qui joue. Ce club a construit un sens qui ne peut appartenir qu'à lui.

Lorsque Jacquetl a composé son équipe de France, il n'a pas pris les meilleurs joueurs, il en a pris des excellents. On fait un pari, la rationalité fait un pari, le choix s'est fait non pas en fonction de ce qu'étaient ces joueurs, mais en fonction du pari qu'ils pouvaient dépasser ce qu'ils étaient...

GK : Donc, agencer ce qui semble intéressant et voir par l'expérience.

FB : Exactement. Et voir après comment cela s'est passé.

GK : Spinoza disait : " On ne sait pas ce que peut un corps ".

FB : Voilà, mais en même temps, la culture indique ce qu'il peut déjà faire, ou ce qu'il a déjà fait. Par exemple lorsque Forsbury invente le saut qui l'a immortalisé, on ne sautera plus jamais comme on sautait avant. De la même façon depuis " Les demoiselles d'Avignon " de Picasso, une femme ne sera plus jamais comme elle était avant parce que tout simplement il y a eu un regard qui l'a transformée, qui la déviée, qui l'a fait évoluer. Et qu'il l'a fait devenir quelque chose qu'elle n'était pas.

Ce qui me fascine absolument, mais qui est très difficile à pondérer, c'est la singularité inventive, comment sert-elle sans en faire une tradition qui s'impose à moi et qui m'asphyxie. En d'autres mots : comment puis-je me servir de la tradition sans qu'elle m'asphyxie, sans qu'elle me fasse perdre le clin d'œil à la vie ?

Articulations



Moi, je crois qu'une vie réussie est une vie qui n'est pas iconoclaste par rapport à la tradition, mais qui sait la dépasser tout en s'en servant. Je crois que la performance de haut niveau relève aussi de ce processus.

GK : La compétition, c'est aussi des gagnants et des perdants...

FB : Nous avons un jour invité Albert Jacquard. Il parlait du "cimetière des quatrièmes". C'est-à-dire que le quatrième, qui ne monte pas sur le podium, subirait selon Albert Jacquard une contrainte émotionnelle énorme. Et, dans la salle, il y avait Catherine Plewinski, qui est une nageuse française qui a été finaliste olympique, qui a eu un très beau palmarès. A la fin de la réunion, elle est venue lui raconter qu'il se trompait. Ce qu'il fallait apprendre, c'est un combat par rapport à soi-même. Et qu'il y a des places de 4ème dont elle était particulièrement heureuse.

Bien sûr, il y a cet aspect record, mais les records, c'est beaucoup pour les médias. Mais quand on voit les athlètes au jour le jour, ils sont dans une dynamique où ils pensent surtout à améliorer leurs performances par rapport à ce qu'ils font déjà. Et aidés par l'entraîneur, ils engagent une réflexion qui est très sensée. En fait, ils sont comme des grands artistes, ils font leurs gammes, ils cherchent et il importe surtout de produire des performances meilleures que celles qu'ils ont produites auparavant. Dans une dynamique infinie, il n'y a pas de fin à ce voyage.

GK : Travailler leurs problèmes...

FB : Voilà. C'est-à-dire encore une fois singulariser au maximum leur histoire de vie, et tout ce qui contribue à les exiler d'eux-mêmes, à leur dire : "voilà comment fait l'autre", "tu devrais faire comme ça...". Tout ça exile les individus d'eux-mêmes et je suis convaincu...

GK : Il y a aussi une façon très appauvrie de montrer le sport.

FB : Absolument. Le commentaire sportif est affligeant, et les entraîneurs quelques fois y contribuent parce qu'ils n'ont pas compris qu'un sportif est un être vivant; et qu'un être vivant suppose avant tout que l'on respecte ou qu'on approfondisse la notion de condition humaine.

Le sportif souffre des mêmes maux que l'ouvrier auquel on a volé le sens de son travail, que certains artistes.

Il y a les supporters, il y a la guerre, il y a tout ce qui est entretenu de façon extrêmement médiocre. Moi je ne vais pas aux matchs de foot parce qu'il y a des gens qui tapent sur un tambour pendant 90 minutes. Il n'y a plus de silence, il n'y a plus de tempo. Il ne reste qu'à hystériser deux équipes pour obtenir des résultats. Et cette façon d'hystériser deux équipes contribue à leur médiocrité. Encore une fois l'humain, même s'il le voulait, ne peut se laisser aller à ce volontarisme médiocre. Il a besoin d'être sur un feeling, sur un art de vivre.

C'est le combat qu'il faut qu'on mène et qu'on n'a jamais gagné, y compris pour soi-même. Moi, j'ai passé mon temps à réhabiliter la performance parce qu'elle est connotée et fait référence de choses qui me déplaisent. Et, chaque fois que j'ai trouvé un individu qui la réussissait, elle était toujours faite par des grands hommes. Des grands hommes au sens de : "j'assume ma différence et je m'exprime." Il est vrai aujourd'hui que cette carte n'est pas toujours jouée, que l'on peut avoir un sport de haut niveau qui reste encore relativement médiocre même s'il reste de qualité, parce que l'on peut obtenir des résultats par le matraquage, par l'entraînement bête et massif. Mais cela ne vaut pas dire que demain, en changeant la perspective sur la condition humaine, le haut niveau devienne un haut niveau qui n'aura plus rien à voir avec le haut niveau actuel... qui est en fait relativement médiocre compte tenu de la façon dont les gens le vivent.

Propos recueillis par Guillermo Kozlowski

1. Auteur de :

- Abrégé d'entraînement (Ed du CREPS Aquitaine)
- Science et formation dans les activités physiques et sportives (Ed du CREPS Aquitaine)
- o Participation à l'écriture :
- Mémento du BEES 1 degré. INSEP
- Actes des colloques "Rencontres du CREPS Aquitaine" (Ed CREPS Aquitaine)
- o Sport de haut niveau et développement de la personne. (1988)
- o La formation de l'entraîneur aujourd'hui. Entre science et technique. (1990)
- o A propos du vivant : les nouveaux paradigmes et la performance. (1994)
- o La conception de l'acte d'entraîneur. (1998)
- o Variations sur l'exercice. (2002)
- o La performance : art de jouer, art de vivre. (2005)
- L'entraîneur face aux sciences (Les Conférences du CREPS de Toulouse Midi-pyrénées).

2. Entretien avec Philippe Toussaint page 10